

Hommage à Monseigneur Dévaud

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **71 (1942)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le *Bulletin pédagogique*, organe de la Société fribourgeoise d'éducation, paraît vingt fois par an, alternativement avec le *Faisceau mutualiste*, organe de l'Association cantonale du corps enseignant fribourgeois. Les deux organes ont fusionné administrativement. L'abonnement annuel aux vingt numéros est de 6 fr.

La Direction de l'Instruction publique y fait insérer les communications officielles qui intéressent les Commissions scolaires et le corps enseignant.

Ceci dit, nous venons vous prier de vouloir bien souscrire à l'abonnement très modeste au *Bulletin pédagogique* et au *Faisceau réunis*, à l'intention du Président de la Commission scolaire de votre localité. Vous voudrez bien inviter votre boursier communal à réserver bon accueil au remboursement qui lui sera adressé. Vous pouvez aussi verser le prix de l'abonnement, sans frais, au compte de chèques IIa 153, administration du *Bulletin pédagogique*, Fribourg.

Veillez agréer, Messieurs, l'assurance de nos sentiments distingués.

Rédaction du *Bulletin pédagogique*.

A. ROSSET, *insp.*

Hommage à Monseigneur Dévaud

« La véritable valeur d'une existence, a-t-on dit, se mesure à l'élévation de la pensée qui l'inspire et à l'ardeur de la passion qui s'en fait la réalisatrice. » Si l'on applique ce critère à la vie de Mgr Dévaud, elle apparaît revêtue d'une grandeur unique. En effet, l'idée qui dirigea toute son existence, n'est-elle pas formulée en un raccourci saisissant dans le titre de sa dernière conférence publique (faite dans cette Université qu'il aimait de toute son âme), celle qui reste en quelque sorte son testament spirituel : *Dieu à l'École ?* Mgr Dévaud voulait dire : « Dieu à l'École » pour que Dieu fût installé « pour la vie... au cœur des écoliers », afin qu'Il fût toujours mieux aimé et mieux servi à la maison, dans le village, dans le pays et, en dernière analyse, pour que Dieu fût toujours mieux aimé, mieux servi dans le monde entier. Inlassablement, sans répit, avec une ténacité souriante, « sans souci des blessures », il consacra à la réalisation de cet idéal son temps, ses forces, le meilleur de lui-même ; il lui donna sa vie, il lui offrit sa mort.

En effet, si l'on analyse les œuvres de Mgr Dévaud, si l'on se remémore ses cours, ses conférences, ses entretiens, on voit que toute son activité était nourrie de cette même idée. Avec quel immense respect, il se penchait sur les âmes des petits, lieu d'élection de l'action divine ! « L'âme de ces enfants a été créée par Dieu en un acte unique, singulier ; et, en même temps, il assigne à cette personne, car c'en est une désormais, une destinée incessible, incommunicable ; il a

prévu des grâces pour l'aider à y parvenir, dont la première, essentielle, est le baptême. Par le baptême, Dieu a inséré sur cette intelligence, sur cette volonté en devenir, au centre vivant et spirituel de cette personne, comme des facultés surnaturelles, et lui-même s'installe à la pointe de cette âme d'où il agira du dedans, par des touches pédagogiques au sens étymologique du mot ¹. » Aussi, un écolier, petit ou grand, n'apparaissait pas tout d'abord, à Mgr Dévaud, comme un enfant plus ou moins mignon, plus ou moins doué, plus ou moins sympathique, comme un enfant qui fait plus ou moins plaisir à son entourage par ce qu'il est, par ce qu'il fait ; non, pour Mgr Dévaud, un écolier, c'était essentiellement quelqu'un en qui Dieu doit régner, quelqu'un par qui Dieu doit établir son règne en ce monde, quelqu'un que Dieu a aimé de toute éternité et qu'il faut mettre en état de correspondre à cet amour en l'aidant à développer sa personnalité. Et parce que Mgr Dévaud était convaincu que l'unique affaire est la rencontre pour jamais — commencée dans le temps déjà — de Dieu et de l'âme, il orienta toute sa pédagogie pour faciliter cette rencontre, pour habituer les enfants à dire, jour après jour, le « oui » généreux — « le plus joli mot que l'on puisse dire à Dieu », comme il aimait à le répéter après Guy de Fontgalland — par lequel on accepte de faire quelque chose de sa vie, parce qu'on a compris qu'elle est un service ; ce « oui » par lequel, en d'autres termes, on accepte la tâche quotidienne envisagée et aimée comme l'appel particulier de Dieu à chacun de nous, ce « oui » par lequel on accepte « les circonstances qui la rendent concrète en tel lieu, en tel milieu, dès aujourd'hui et pour le compte des années que la Providence a fixées ² ».

Il fallait donc — pour que cette tâche fût remplie au mieux — amener chaque enfant au développement le plus parfait possible de sa personne, corps et âme, l'amener à épanouir toutes les possibilités qui sont en lui pour que, voyant mieux et plus clairement, il aime avec plus de chaleur et veuille avec plus d'ardeur, pour que, de lui-même et par lui-même, il s'attache de son être tout entier, intelligence, cœur, volonté au « service » qui est le sien et s'engage totalement. Il fallait donc, par voie de conséquence, individualiser l'enseignement dans la mesure du possible, faire travailler chaque enfant à fond, le faire vraiment réfléchir —, dès lors ne pas se contenter de récitations qui ne sont que la simple répétition de ce qui a été entendu ou de vagues bavardages sur tel ou tel sujet. Ici apparaît en pleine lumière la véritable signification du système des fiches et des centres d'intérêt, tel que le conçut Mgr Dévaud. Il y voyait un moyen de rendre plus efficiente la besogne du maître qui a conscience de sa mission et qui, en raison du nombre de ses élèves,

¹ *Dieu à l'Ecole*, p. 4.

² *L'Ecole affirmatrice de vie*, p. 3.

se trouve dans l'impossibilité d'être à chaque instant tout à chacun de ses enfants. Il y voyait surtout un moyen d'obtenir de chaque écolier qu'il se mît à travailler de lui-même, par lui-même, qu'il prît la responsabilité entière de sa tâche et donnât son maximum. Il ne s'agissait pas là d'amuser les enfants, de les dispenser de l'effort — pas plus qu'il ne s'agissait de dispenser le maître de l'effort traditionnel —, il n'était pas question de dispenser les enfants d'apprendre les règles abstraites de la grammaire ou d'étudier à fond le livret ; il s'agissait de tout autre chose, il s'agissait de leur enseigner que le temps doit être pleinement utilisé — car il est monnaie d'éternité —, que l'on doit mettre toute son âme à sa besogne et la poursuivre, et non pas seulement « flirter » avec elle.

Mais parfois, comme tout novateur, Mgr Dévaud sentait une angoisse monter en lui. Avait-on bien compris sa pensée : ne s'était-on pas arrêté au mécanisme des procédés qu'il indiquait, et, enchanté du relief qu'ils pouvaient donner à une pédagogie et des succès qu'ils pouvaient valoir à un maître, avait-on toujours eu le courage de faire l'effort nécessaire pour entrer dans l'idée de leur créateur ? N'y avait-il pas des cas où l'on envisageait ces procédés comme une fin et non comme des moyens ? N'avait-on pas peut-être, parfois, cherché en eux une recette formulée rigidement une fois pour toutes, qui serait applicable de la même manière en deux ou trois temps, à tout, toujours et partout, au lieu de les envisager comme des moyens infiniment souples, adaptables à chaque cas particulier ? Ne confondait-on pas le procédé avec l'esprit dont il devait être le signe sensible ? N'en usait-on pas de telle manière que, au lieu de prendre l'enfant par le dedans et de l'amener à exprimer une vie intérieure, on l'entraînait vers une dispersion de son attention et des forces de son esprit, en définitive, vers une autre forme de ce bavardage, si odieux dès qu'il s'agit de choses sérieuses ? L'inquiétude d'avoir été incompris ou d'avoir été mal compris étreignait alors douloureusement Mgr Dévaud. Par un malentendu tragique, ne risquait-on pas de verser dans la superficialité, dans le « papillonnage », alors que, pour lui, on ne le redira jamais assez, le but de l'école était : « Amener l'intelligence à saisir un ensemble de vérités vitales, le cœur à s'éprendre d'elles, le vouloir à les traduire en actes ¹. » Son idéal ne serait pas réalisé ; les élèves ne sortiraient pas de l'école « avec une mentalité d'efficiace, avec une attitude résolue, affirmative à l'égard des tâches de vie qu'impose le réel ² », l'enseignement ne s'achèverait pas « en une énergie intérieure où la connaissance alimente l'amour et suscite l'action ³ ».

Aussi Mgr Dévaud était-il d'autant plus heureux, lorsque, à l'occasion d'une visite de classe, il pouvait se rendre compte que

¹ *La thèse de doctorat de M. le professeur Both, Bulletin pédagogique, 1942, p. 7.*

² *L'École affirmatrice de vie, p. 2.*

³ *Ibidem.*

sa pensée avait été véritablement saisie, que les élèves n'étaient pas considérés comme « des récipients à remplir de savoir », mais comme des êtres vivants à convaincre et à gagner qui, tout en assimilant le programme qui leur a été fixé, tout en acquérant de façon nette et précise les connaissances que l'école doit leur donner, se mettent en état d'être ceux qui seront demain le village, la paroisse.

L'école, selon Mgr Dévaud, doit donc préparer l'enfant à la vie qui sera la sienne un jour. Il faut, dès lors, lui rendre tangibles les circonstances qui la précisent et lui faire comprendre le message divin qu'elles expriment. Mgr Dévaud écrivait : « La réalisation de la vie dans un coin de pays, l'acceptation de ce pays et de ces gens comme circonstances providentielles où Dieu veut que s'accomplisse la destinée, voilà une idée qui m'est chère et qu'on trouvera dans le programme de toute mon école, spécialement dans celui des cours supérieurs ¹. » Il fallait donc faire connaître le pays et tout d'abord le coin de terre dont l'enfant a beaucoup reçu et où sa vie sera « un service rendu à Dieu en ce lieu, au prochain de ce milieu ² ». Et pour Mgr Dévaud, ces leçons devaient être données de telle manière que, loin de rétrécir l'horizon des écoliers, elles devaient l'élargir en leur faisant saisir que ses limites ont été assignées à leur action par la Providence ; que, dès lors, si borné soit-il, l'horizon est toujours la rencontre du ciel et de la terre. Il fallait faire saisir aux enfants que le pays n'est pas que surface, mais encore qu'il est durée et que les morts qui dorment au cimetière, près de l'église, attendent que leurs enfants et leurs petits-enfants les continuent dans ce qu'ils ont donné de meilleur au pays : son âme. Il fallait aussi faire connaître les ressources et les productions du village, non pas seulement sous leur aspect matériel, mais comme des moyens de servir à l'accomplissement d'une tâche temporelle d'autant plus grande qu'on y apporte plus d'esprit de foi. Il fallait, en un mot, « enraciner » les enfants dans leur pays parce que c'est là que normalement ils doivent préparer leur éternité —, alors qu'un enseignement à caractère trop universel ne pourrait que les dépayser.

Mais de plus, et Mgr Dévaud y insistait, un village n'est pas une agglomération quelconque d'individus isolés et réunis par le hasard. Un village constitue une unité, un tout dans lequel chacun est appelé à travailler au bien de tous, dans lequel doit régner « l'esprit d'équipe ». Aussi Mgr Dévaud attachait-il une importance énorme à cet apprentissage du « comportement social » que représente l'école. Il fallait faire réaliser à l'enfant que sa conduite, sa manière d'être et d'agir, ont un retentissement sur tout l'ensemble, qu'un acte, même le plus inaperçu, augmente ou diminue la beauté morale de l'école d'abord, du village, du pays et finalement de l'univers entier.

¹ *L'École affirmatrice de vie*, p. 5.

² *Ibidem*, p. 6.

C'était une des façons dont on pouvait l'amener à réaliser le souhait que Mgr Dévaud a émis à plus d'une reprise : « Préparer nos enfants à servir leur pays, leur nation et même l'humanité dans leur village. » La paroisse, aussi, constitue une unité et, de manière parallèle, Mgr Dévaud désirait qu'on fit comprendre à l'enfant comment il devait s'intégrer dans le service de l'Eglise et dans le service de Dieu.

Telles sont quelques-unes des idées essentielles de la pédagogie de Mgr Dévaud qui, toutes, sont en liaison étroite avec l'idée centrale : donner Dieu à l'école, pour que l'école — et par elle — le pays soient à Dieu. Une analyse plus approfondie en montrerait mieux la coordination étroite. De ces idées, Mgr Dévaud se fit le champion infatigable. C'étaient les thèmes favoris de ses leçons à l'Université, de ses conférences, de ses nombreuses publications : articles, brochures, ouvrages de plus vaste envergure. Les cours qu'il fut appelé à donner à l'étranger, en Belgique, en France, en Espagne, les développaient et provoquaient là-bas un retentissement énorme. Plus rapidement que chez nous, peut-être, de nombreux auditeurs se passionnaient pour la réalisation de ses idées ; par tempérament, le Fribourgeois a une certaine méfiance à l'égard de ce qui est nouveau et si la reconnaissance du pays ne s'exprima pas de façon tapageuse, c'est que, par nature, nous sommes peu démonstratifs et peu portés à extérioriser ce qui nous touche. Toujours à l'affût de procédés qui aideraient à la diffusion de ses idées, Mgr Dévaud prenait part à de nombreux congrès, s'en allait voir les pédagogues et les institutions en renom. Tous ceux qui bénéficièrent de l'enseignement de Mgr Dévaud lors des cours de répétition à Bulle, à Estavayer, à Hauterive, garderont un souvenir ému de tout ce que, déjà bien souffrant, il avait tenu à leur donner sans compter. Malgré sa vaste expérience, Mgr Dévaud ne cherchait pas à imposer ses idées à tout prix, il se contentait d'émettre des propositions, des indications, de donner un avis. A combien de personnes, chargées d'une autorité, ne fournit-il pas de judicieuses suggestions, heureux quand on les suivait, mais ne manifestant ni dépit, ni rancœur, lorsque la situation avait révélé qu'une solution était préférable à la sienne. Il disait alors, non sans grandeur d'âme : « Vous avez tranché ce cas autrement que je ne l'avais pensé, mais c'est bien, vous avez grâce d'état pour prendre ces décisions. » Il avait rendu service, cela lui suffisait.

Parce que Mgr Dévaud avait une conception élevée de l'école, il tenait le corps enseignant en très haute estime. Chaque fois qu'il le pouvait, il lui témoignait une active sympathie, une profonde amitié, mais une amitié véritable, celle qui se manifeste par un dévouement compréhensif, par une loyauté qui sait ne rien déguiser de la vérité et qui ne donne rien à la flatterie. Il savait que les

instituteurs étaient chargés de la haute mission de conserver au peuple fribourgeois son caractère chrétien et une juste conception de la vie. Aussi leur souhaitait-il une formation toujours plus parfaite, toujours plus complète, formation qui prendrait leur être à sa racine pour les rendre dignes de la tâche qui leur incombe. Plus que tout autre, Mgr Dévaud avait compris — parce qu'il l'avait vécue — la parole qu'il citait dans *Dieu à l'Ecole* : « On n'enseigne pas ce que l'on sait, on enseigne ce que l'on est. »

L'influence de Mgr Dévaud ira s'étendant toujours plus. Il avait reconnu les « constantes » de notre histoire : le caractère chrétien du peuple de Fribourg et le sens de la réalité que lui donne la terre qu'il doit travailler. Il avait compris le sens de la mission de Fribourg : faire rayonner la vérité — son dévouement sans bornes à l'Université en est une des meilleures preuves —. Mgr Dévaud avait pleinement saisi la raison d'être de Fribourg : c'est pourquoi il a sa place marquée au rang des hommes providentiels que Dieu accorde à un pays pour lui permettre de se réaliser. Qu'il nous soit donc donné d'agir toujours comme il le désirait !

W. A. M.

Une grande abbesse de l'Ordre de Cîteaux

Mère Lutgarde Menétrey

La pédagogie des incroyants a remplacé la dévotion aux saints par le culte des héros. Il arrive ainsi que les étrangers à notre foi ont, mieux que nous, l'intuition de nos richesses. Nous serions impardonnables de ne pas nous ressaisir en voyant la leçon qu'ils nous donnent.

Il faut revenir aux vies de saints. Celles qu'on écrit aujourd'hui offrent souvent la perfection d'un modèle de littérature, en même temps qu'un intérêt qui le cède à peine à celui d'un bon roman. Lorsqu'il s'y ajoute, comme dans le dernier ouvrage de M. Robert Loup, l'intérêt « local », la joie d'entrer dans le secret d'une grande âme de chez nous, tous nos désirs de lecteur et toutes nos exigences de pédagogue se trouvent merveilleusement comblés.

M. Robert Loup, professeur à l'Ecole secondaire d'Estavayer-le-Lac, n'en est pas à son coup d'essai dans le genre biographique. Il atteint cette fois une maîtrise qui se révèle dans l'aisance avec laquelle il utilise les diverses sources mises à sa disposition pour tisser un récit plein de vie, dans un style étonnamment adéquat au sujet. Il est des sujets qui emportent l'auteur et voilent sa faiblesse. Une histoire corsée d'aventures palpitantes fait oublier la pâleur de la narration. Mais on reconnaîtra qu'il faut un talent qui sorte de l'ordinaire pour exposer, sans que l'intérêt languisse, une existence dont cinquante-quatre années se passent derrière la clôture d'un couvent cloîtré. M. Loup a su éviter le péril d'enfler de menus incidents comme la tentation de la période emphatique. Il a choisi les faits caractéristiques, décrit avec exactitude les traits des personnages, sans que rien d'artificiel ne vienne gâter la délicieuse simplicité ou cette espèce de « primitivité » authentique qui fait le charme des événements qu'il rapporte.